

## Tante Marguerite

Ces petites choses qu'une personne aimée a laissées derrière elle, peut-on les jeter ? Il y a des classeurs, des enveloppes, des albums de photos, des boîtes remplies de lettres, des bijoux sans grande valeur, des programmes de théâtre ou de concert, bois flottés d'une vie, poussières d'une histoire. Plusieurs années avant sa mort, leur propriétaire avait dit « Pourquoi est-ce que je garde tout ce fatras ? Il faut que je trie et que je jette ». Elle ne l'avait pas fait.

C'est un dimanche après-midi de pluie et de vent, sombre comme novembre. Après avoir bu un café, tourné toutes les pages du journal sans trouver ce qui retiendrait son intérêt, Claire a ouvert en soupirant l'armoire dans laquelle elle dépose ce qui doit être trié puis rangé ou jeté. Les rayons débordent depuis qu'elle a débarrassé les affaires de sa mère, partie doucement à huitante-et-un ans, d'une leucémie qu'elle n'avait pas souhaité faire soigner. Il faut s'y mettre. Lui tombe sous la main une mince enveloppe sur laquelle est écrit « Photos de tante Marguerite ». L'écriture de sa mère, la peine de l'absence ravivée. Dans l'enveloppe, quatre photos, dont une n'est qu'une moitié. Les vellétés de rangement oubliées, Claire s'installe à sa table, allume la lampe. Tante Marguerite ! Sa grand-tante, disparue depuis près de trente ans. Une grande et forte femme, à la voix profonde, aux avis péremptaires, qui vous serrait trop durement contre elle. Enfant, Claire était vaguement effrayée, adulte, légèrement amusée.

Elle se souvient de ces réunions de famille qu'affectionnait grand-maman Alma qui y invitait toujours sa sœur Marguerite. Claire y retrouvait ses cousins et c'était l'occasion de jeux dans le jardin. Les petits étaient embêtants, mais il fallait être gentille avec eux, sinon ils allaient pleurer vers les parents, ça faisait des histoires. Quand on avait bien joué et que les idées venaient à manquer, si l'on avait soif ou faim, on retournait vers les adultes qui étaient encore autour de la table, café, liqueurs. Et ils parlaient. Claire aimait les écouter, même si elle ne comprenait pas tout. Les cousins s'en retournaient au jardin, elle restait, se faisait petite, on l'oubliait. La parole des adultes lui offrait des personnes inconnues, des endroits nouveaux, des conflits incompréhensibles, des jugements dont elle ne saisissait pas la cause. Tout un monde.

La mémoire a des trous, mais elle reconstruit aussi. Elle offre des scènes qui agglutinent des éléments disparates, souvenirs de récits parfois. Claire croit entendre, à moins qu'elle n' imagine, Marguerite qui disait :

- J'avais cette robe à carreaux qui m'allait tellement mal.
- Pourtant tu l'as portée pendant bien des étés.
- C'est que pour une femme seule, dans l'entre-deux guerres, la vie n'était pas facile. J'étais chez Mademoiselle Hirzel, que tout le monde trouvait si gentille. Avec moi c'était une autre chanson... et pingre avec ça.

Sur une des photos, tante Marguerite porte en effet une robe à carreaux qui ne la flatte guère. Quel âge peut-elle avoir ? Trente-cinq ans ? Quelle était sa vie ? Dans la famille, on se racontait ce qui allait, ce qui n'allait pas ; on commentait les faits et gestes des uns et des

autres ; on louait, on critiquait. Mais de Marguerite, pourtant toujours présente aux réunions chez grand-maman Alma, on ne disait rien. Ni du bien, ni du mal. On ne l'enviait pas, on ne la plaignait pas. Entre deux rencontres on ignorait son existence. Claire ne se souvient pas d'être allée chez elle, et d'ailleurs où était-ce ? Pire encore, elle a oublié les circonstances de sa mort.

Une autre photo montre une grande villa à colombages, de style éclectique. Au dos, l'indication « Hossegor 1931 ». Au bas de la photo, d'une toute petite écriture « C'est ici qu'on se repose, qu'on rit et qu'on mange le mieux ». Elle avait donc une vie, la tante.

L'image et les mots qui l'accompagnent font remonter le sentiment de malaise éprouvé par Claire adolescente, lors d'un autre repas de famille. On parlait de voyage, et quelqu'un avait demandé à Marguerite :

- Les vacances en France, c'était chaque année, non ? La côte d'Azur ?
- Pensez donc ! Trop chaud. C'était dans les Landes. Et n'oubliez pas le Négresco, c'était une pension de famille.
- Tu y allais avec Mlle Hirzel ?
- Non.

Silence. Les adultes s'étaient tournés vers Claire.

- Tu prends du café ? avait demandé grand-maman.

La vie de Marguerite était non-dite. Les bribes qui émergent aujourd'hui n'offrent que banalités, robe à carreaux ou pension de famille. Et Mlle Hirzel, dont Claire sait que sa grand-tante était l'employée. Pour quelles fonctions ? Dans quel rôle ? Domestique ? Dame de compagnie ? Où et quand ? Curieusement, dans les bricoles familiales qui portaient une histoire ou un souvenir, c'est souvent de Mlle Hirzel qu'il s'agissait : le petit vase de Sèvres qu'elle avait offert pour le mariage de la mère de Claire, l'écritoire en bois de rose qui avait passé chez les unes et chez les autres et qui venait « de chez Mlle Hirzel », des jumelles de théâtre marquées BH à l'intérieur de l'étui. Pour Claire, cette demoiselle, qu'elle a toujours imaginée vieille, riche et distinguée, avait la même réalité lointaine et prestigieuse que la reine d'Angleterre ou la grand-mère de Francfort dans l'histoire de Heidi. Elle imagine Marguerite, robuste et décidée, se faisant discrète et petite dans la maison et dans la vie d'une vieille fille nantie et autoritaire. Mais qu'en était-il vraiment ? Mémoire perdue.

L'enveloppe contient encore deux photos. Celles-là, Claire ne pourra jamais les jeter. On y voit une fillette de six ans, peut-être. Un photographe a fixé son image sur l'une. Le tirage est collé sur du carton, l'image est posée, l'enfant a une grande collerette blanche en broderie de Saint-Gall, un nœud blanc dans ses longs cheveux soigneusement peignés qui se terminent en boucles anglaises. C'est une petite fille qu'on a préparée pour qu'elle soit belle sur la photo, et elle l'est. Son visage est régulier, les traits assez forts, le regard est porté plus bas que l'objectif. A la voir on se sent un peu triste. Et elle ? Sérieuse en tout cas. Il n'y a pas de décor en arrière-plan, comme on en voit dans beaucoup de photos du début du XXe siècle, et le bas du buste de l'enfant se termine dans un flou qui passe au noir. La petite fille, ou plutôt sa tête et ses épaules flottent dans un espace sombre. Elle reçoit la lumière sur son

profil gauche, son ruban et sa collerette éclairent aussi son visage. C'est une belle image, mais Marguerite y est comme un prétexte ; l'important, c'est la photo, pas elle.

La deuxième photo raconte une autre histoire. D'ailleurs, ce n'est qu'un morceau de photo, la partie droite. Ce qu'on a coupé était probablement une autre enfant qu'on devine, un peu plus grande, serrée contre Marguerite. Une adulte devait se tenir derrière les enfants, un bras sur chacune d'elles car, sur l'épaule gauche de Marguerite, petite fille en robe de coton à longues manches, en chaussettes à mi-mollet et chaussures à nœuds, il y a une grande main. Mais de ce bout de photo un peu flou, un détail bouleverse Claire. La main gauche de la petite Marguerite, dont les doigts écartés sont recourbés et crispés, crie un mal être que le visage impassible de la petite fille ne révèle pas. Une enfance sans bonheur et une vie sans joie, c'était ça, tante Marguerite ?

Autour du souvenir de la tante surgissent des scènes et des figures à moitié réelles, à moitié imaginaires, impossibles à écarter. Claire est comme habitée par deux Marguerite : la tante qu'elle a connue et la petite fille puis l'adulte qu'elle imagine. Elle a cherché dans les papiers de sa mère, mais n'a plus rien trouvé. Elle téléphone à sa cousine Anne, celle qui sait tout sur tout le monde et qui a le sens de la famille. Anne est étonnée.

- Tante Marguerite ? Alors là ! Il y a des âges que je n'ai plus pensé à elle. Pourquoi ?
- J'ai trouvé des photos.
- Et alors ?
- Elles m'intriguent. Dis-moi ce que tu sais d'elle.
- Pas grand-chose. Il me semble qu'elle avait fait un petit héritage, on disait en riant, à la fin de sa vie, qu'elle était rentière. Mais j'étais toute jeune, ça ne m'avait pas intéressée plus que ça. Grand-maman Alma avait quelques années de moins. Je ne crois pas qu'elles étaient proches, en tout cas je ne me souviens pas l'avoir entendue raconter des souvenirs d'enfance avec sa sœur. Désolée, je ne peux pas t'en dire plus. Mais toi, dis-moi comment tu vas.

La conversation se poursuit, Marguerite laissée de côté, comme toujours.

Le passé échappe à Claire, ne laissant que des souvenirs fragmentés, disparates. Mais qui l'empêche de le recréer ? Entre treize et dix-huit ans, elle a lu avec avidité des romans historiques. Elle se souvient qu'on peut, à partir de bribes, tisser des histoires. Elle va faire revivre tante Marguerite, un peu. Comme un puzzle jamais complet.

Dans les boutiques des musées, elle aime acheter ces cahiers dont la couverture reproduit tout ou partie d'une œuvre d'art. Elle les garde dans un tiroir de son bureau, ils ressortent au gré des besoins. Cette fois-ci, ce sera Monet et ses *Nymphéas*, cahier ligné avec un petit cartouche sur la couverture où elle inscrit « Tante Marguerite ». Elle va écrire à la main, à l'ancienne. Elle se souvient de la robe à carreaux.

*Marguerite était allée aux soldes, espérant renouveler à bon compte sa modeste garde-robe. Elle n'avait rien trouvé d'enthousiasmant, mais choisi quand même une robe à carreaux qui ferait bon usage. La longueur allait bien, ce qui n'était pas gagné d'avance : il fallait que ses jambes, qu'elle trouvait vilaines, soient*

*cachées presque jusqu'aux chevilles. Mlle Hirzel, fidèle à elle-même, s'était exclamée quand Marguerite avait déballé ses achats : « Quelle horreur ! Ça ne va pas vous arranger, ma pauvre ». Il aurait fallu lui répondre qu'avec un si maigre salaire il était bien difficile d'être élégante, mais à quoi bon. A défaut d'être flatteuse, la robe était pratique, et Marguerite l'avait portée pendant plusieurs étés, sans que jamais ne s'efface le souvenir de l'humiliation subie.*

D'une robe de coton aux vacances à Hossegor, la plume file toute seule. Claire suit Marguerite, la tante qu'elle n'a pas connue jeune, mais qu'elle imagine.

*La pension Les Pins appréciait la clientèle suisse. Des gens tranquilles, qui payaient sans discuter et qui laissaient leur chambre dans un ordre quasi parfait. Aussi, chaque printemps, un petit encart publicitaire paraissait dans La Femme d'Aujourd'hui. Mlle Hirzel était abonnée, Marguerite qui lisait tout ce qui lui tombait sous les yeux s'était laissé tenter, avait écrit et réservé pour deux semaines en juillet. Elle n'avait pas regretté. La petite station balnéaire était paisible sans être morne, la pension, confortable, offrait un grand jardin et une cuisine sans chichis mais savoureuse.*

*Année après année, Marguerite y était revenue. On la recevait en habituée, Madame Dubois. Elle arrivait toujours un peu avant son mari et repartait deux jours après lui. « Un couple charmant, ça fait plaisir de voir des gens mariés et amoureux » disait la patronne.*

*Amoureuse, Marguerite l'était et son compagnon aussi. Pas d'usure des sentiments quand on n'a que deux petites semaines à partager de toute l'année. Le reste du temps, Marguerite et Freddy, qui valait mieux que son prénom, se voyaient de loin, se saluaient poliment lorsqu'ils se croisaient, elle avec son cabas et la liste des commissions rédigée par Mlle Hirzel, lui poussant le fauteuil roulant de sa femme qu'une sclérose en plaque affaiblissait depuis des années. Et de temps en temps une soirée volée, à grand renfort de demi-mensonges et de stratégies compliquées. Des morceaux de bonheur, épars et précieux.*

Trop de pathos ? se demande Claire. Non, tante Marguerite mérite bien une histoire d'amour et elle ne peut être que secrète, sinon la chronique familiale en aurait gardé la trace.

*Mlle Hirzel est d'humeur à converser. Elle a bu sa verveine du matin qu'immanquablement elle trouve trop ou pas assez sucrée. Marguerite a bien essayé de mettre le sucrier sur le plateau, mais s'est fait rabrouer. « Qu'est-ce que vous avez à compliquer les choses, mettez le sucre directement dans la tasse ! » L'important n'est donc pas la quantité de sucre, d'ailleurs toujours la même. Ce que Mlle Hirzel aime, c'est commencer la conversation par une petite récrimination. Elle enchaîne : « Vous n'avez jamais songé à vous marier ? »*

*Cette phrase, Marguerite l'a déjà entendue. De la bouche de sa mère, de sa sœur, des quelques amies d'école qu'elle rencontre encore, et même de Freddy. La*

*réponse est toute prête : « L'occasion ne s'est pas présentée ». Marguerite sait qu'elle fait ainsi plaisir à ses interlocutrices en suscitant chez elles l'agréable sentiment d'être plus chanceuses ou plus méritantes.*

*Mais ce n'est pas le cas de Mlle Hirzel, jamais mariée elle non plus. « Eh bien moi, j'en ai eu des occasions. Mais j'ai préféré mon indépendance. Il faut dire que j'en ai les moyens. Je n'ai jamais regretté ». Elle répète « Je n'ai jamais regretté ». Marguerite se dit que, probablement, Mlle Hirzel a peu d'imagination. Et elle se retire, en prétextant le linge à étendre. Une petite victoire qu'elle s'offre parfois : interrompre la conversation en invoquant le travail qui attend.*

Claire connaît maintenant de mieux en mieux Marguerite. Elle la voit, elle l'entend, elle la comprend. Ce qu'elle écrit dans le cahier aux nymphéas, elle y croit.

*Dans la boîte, une lettre du notaire, adressée à Marguerite. Mlle Hirzel est morte il y a deux semaines. Elle est partie sans bruit, dans son sommeil, sans faire d'histoires, elle qui pourtant aimait tant à compliquer les choses. Marguerite a été étonnée de ressentir du chagrin. La convocation à l'étude, c'est pour jeudi. Elle sait que dans le testament de son employeuse, une ligne la concerne. Mlle Hirzel le lui a souvent répété car elle attendait de la reconnaissance de son vivant déjà. « Ça me permettra de me retourner » pense Marguerite, inquiète pour son avenir, elle qui n'a pas de formation ni d'autre expérience que la tenue d'un ménage.*

*La ligne du testament est longue : la maison, un capital, des actions. Tout lui revient si l'on excepte quelques legs à des œuvres auxquelles Mlle Hirzel versait de temps en temps vingt francs.*

*Marguerite n'hésite pas, elle va vendre la maison. Rien ne la retient dans ce quartier où elle n'a pas souvent été heureuse. Au bout de la rue habite maintenant une famille avec des enfants auprès desquels elle aime s'arrêter, pour les observer et échanger ces bribes de conversations sautillantes qu'on a avec les petits. A la mort de sa femme, Freddy avait vendu la maison à ce jeune couple et s'était installé définitivement dans son chalet en Valais. Une voisine avait commenté en riant : « Il a emménagé dans son deuxième bureau ». Marguerite n'avait pas compris, Freddy avait un atelier, pas un bureau. L'explication avait suivi : « C'est ainsi qu'en Afrique on désigne le domicile de la maîtresse ».*

Il suffit de l'écrire et cela devient vrai. Cette trahison fait mal à Claire. Au fil des lignes elle s'est attachée à tante Marguerite réinventée. Elle la fait souffrir et souffre avec elle, sans vraiment chercher à comprendre ce mystère.

*Marguerite se sent vieillir. Elle veut « mettre ses affaires en ordre », comme on dit et trie de vieux documents. Parmi les papiers, quelques photos. Elle s'arrête longuement sur celle dont ne subsiste que la moitié, coupée net. Les ciseaux n'ont pas suffi, elle se souvient de ce qui a été enlevé et aussi du moment fixé par*

*l'appareil. A côté d'elle, il y avait Juliette. Deux ans de plus, un grand rire, toujours des idées de jeu, Marguerite la voulait comme meilleure amie. Pas sûr que Juliette ait eu le même désir, mais elle était gentille, joyeuse. Derrière les deux filles, la maman de Juliette.*

*La main de Marguerite tremble un peu. Elle se souvient avec une grande netteté de ce qui s'était passé avant cette sortie au bord du lac. Ses parents avaient crié, maman avait dit « gourgandine », « dévergondée », des mots que l'enfant ne comprenait pas mais dont elle saisissait toute la violence. Des dizaines d'années plus tard, l'angoisse qui tord le ventre est encore toute proche.*

*Papa avait mis son appareil à photo dans sa musette, pris sa fille par la main, et claqué la porte derrière lui. Marguerite aurait préféré rester avec maman et la petite Alma, mais on ne discutait pas. Après ce jour-là, elle n'avait jamais revu Juliette ni sa maman et pas osé demander pourquoi.*

*Au dos d'une autre photo, un peu plus ancienne, posée, signée du photographe, elle lit « les clichés sont conservés indéfiniment » et éprouve à quel point c'est vrai.*

Le cahier aux nymphéas est maintenant dans la boîte étiquetée « à conserver ». Peut-être qu'un jour, pour une des filles de Claire en train de ranger des papiers, Marguerite revivra quelques instants.

Raymonde Caffari-Viallon, mai 2020